

Bec-de-lièvre d'Annie Lafleur

Benoit Jutras

Numéro 261, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jutras, B. (2017). Compte rendu de [*Bec-de-lièvre d'Annie Lafleur*]. *Spirale*, (261), 68–69.

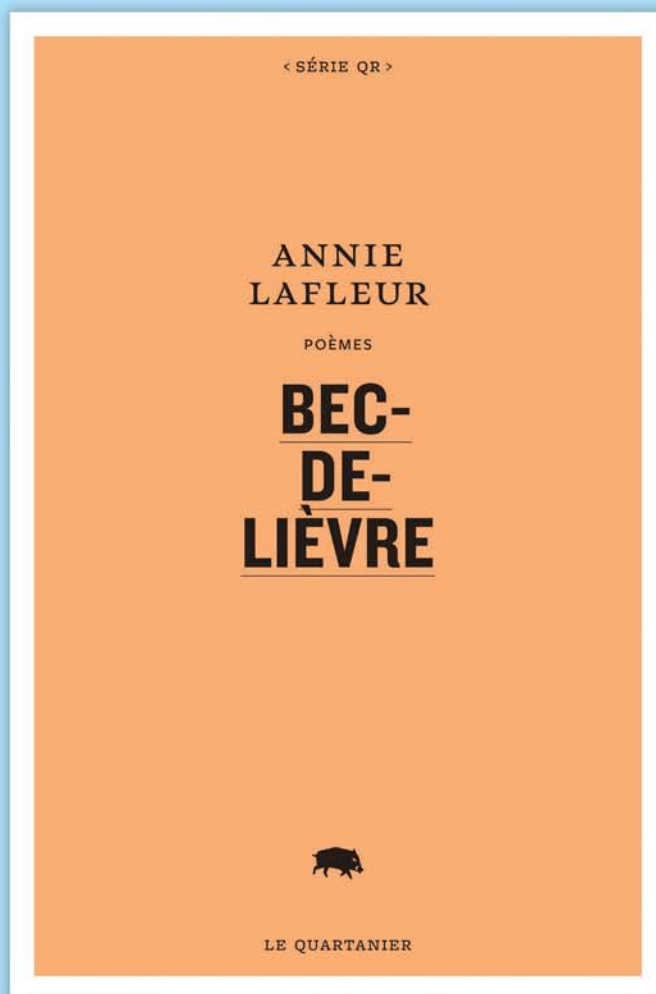
Faire parler la bouche

Par Benoit Jutras

BEC-DE-LIÈVRE

d'Annie Lafleur

Le Quartanier éditeur, 2016, 64 p.



Disons-le d'emblée, de but en blanc : Annie Lafleur est une poète de l'intransigeance. Avec *Prolégomènes à mon géant* (2007) et *Handkerchief* (2009), le parti pris de la polysémie habitée, minutieuse, était là, campé, signé. Avec *Rosebud* (2013), cette signature redoublait de puissance en canalisant ses salves : les poèmes étaient plus courts, concentrés – des sèves, des rhizomes ramassés –, et le projet, plus cinglant.

Dans *Bec-de-lièvre*, ce mouvement naturel qui plie l'écriture à l'exigence du condensé et de la retenue se précise et s'intensifie. Découlant de la même orfèvrerie formelle et distillant une exigence de dépouillement continu, l'ouvrage marque pourtant une nouvelle étape pour l'écrivaine nous faisant entrer de plain-pied dans une poétique qui consent à d'autres tumultes et à une économie parfaitement calibrée à ce

qui se présente, ce qui se dessine : un objet à la fois ciblé et diffus. Le mot «objet», ici, est utilisé à défaut de mieux, dans la mesure où on constate que l'écriture dit à la fois «ce qui est devant» et ce qui prend forme dans l'angle mort de l'attention. Par conséquent, on devrait plutôt parler d'une béance, d'un espace rugueux, parfois presque épiphanique, à l'intérieur duquel le livre s'invente.

Il y a le titre, bien sûr, *Bec-de-lièvre*, qui nous ramène au personnage du *Grand cahier* d'Agota Kristof, cette adolescente qui porte le nom de sa laideur. «*Il n'y a que les bêtes qui m'aiment*», résume-t-elle après s'être fait pénétrer par un chien. Plus tard, elle se fera violer par une quinzaine de soldats. Elle mourra avec un sourire figé dans l'innommable, certaine d'avoir enfin connu l'extase amoureuse. Un sourire, un silence mat, une expérience limite. Ces passages du roman de Kristof ne sont pourtant jamais explicitement évoqués dans le livre.

Bec-de-lièvre est une des figures littéraires les plus frontales du renversement, de la tragédie subie à froid. Bec-de-lièvre, c'est aussi, et surtout, le nom de la bouche.

Le sens défiguré

Ici la bouche est sans pardon, elle ne parle pas. Parler ne parle pas. Parler se place, se diffuse, se dépose, attend, et attend chargé. Parler devient une affaire de présence. L'acte est maintenu dans sa pauvreté de base.

La bouche est une tranchée, dans tous les sens du mot, et laisse entendre le bruissement des violences qui la font s'ouvrir, se déchirer en distillant ce qu'elle cache. La parole se métamorphose en une guerre fine de la perception, le poème en devient le tremblement et la topographie. Parler est à la fois acte et artefact, une incantation qui génère ses propres ruines, approfondit ses marques, ses failles, de texte en texte, tant et si bien que la parole en arrive à travestir les codes de la représentation et à diffracter obstinément la ligne droite du sens. Parler est une présence qui encaisse non seulement le réel, mais sa propre fatalité en dévoilant parfois son devenir avec une transparence lapidaire : «*Ne jamais être morte / Ni tout à fait claire [...]*»

Plus qu'une figure tutélaire ou un alter ego, Bec-de-lièvre est une poupée de glaise, une réalité organique qu'Annie Lafleur pétrit jusqu'à la redéfinir en

une succession de portraits fluctuants, comme autant d'esquisses aussi définitives qu'éphémères donnant à voir ce prisme irrégulier qu'elle incarne : «*le seul soleil / crève son visage / pris de force*», «*son deuxième visage / [...] / coupé au ciseau*», «*visage entrouvert / passage à gué du serpent*». Le visage de Bec-de-lièvre est un orifice, un manque, une donnée infigurable. Il appelle le regard et l'obture, le brise. Il se multiplie, se cristallise et s'efface dans la pensée du poème.

Le livre trace son histoire par une accumulation de traits précis au fusain, à la sanguine, ou par le biais de micrométrages impressionnistes au montage à la fois fluide et nerveux, chaque poème sur la pellicule nous conduisant toujours quelques kilomètres plus loin, au sein d'une ruralité âpre, vers d'autres séquences et tableaux elliptiques. La ligne implose, s'efface, saute, reprend ailleurs, autre : nous sommes sans cesse rappelés à une narrativité en lambeaux, comme rapiécée dans le noir.

La pesanteur et la grâce

De ce «tu» fantôme jusqu'au «elle» et au «je», les pronoms travaillent leurs déviations. Chaque texte est un angle d'appoint, un nouveau tracé arborescent, une équation supplémentaire pointant l'inconnue, mais pour dire quoi ? Qui est cette Bec-de-lièvre ? «*Ton corps sorti de cagoule / craint le ravissement / la foule porte ton or*», «*elle joue dans le sang / comme dans un bol*», «*Je pilonne la craie / le fusain la sanguine / en mortier de femme*». La réponse est là, en rafales, constamment offerte, en chemins de traverse, en lignes de fuite. La figure de Bec-de-lièvre, même si elle apparaît ici comme un levier pour que se déploie la vérité des chocs et des éblouissements, demeure ce qu'elle est dans l'écriture : un choix. La décision de rester là et de parler. Ainsi, l'identité de Bec-de-lièvre n'est autre que celle du poème qui la détruit et la ressuscite, inlassablement, et fait d'elle une apparition.

Les plus grandes nécessités du cœur («*J'apprends à me lever / à toutes les hauteurs*») se conjuguent aux impératifs les plus déroutants («*ne viens plus / dans ma gorge / casser les branches*»), faisant ainsi ressortir les deux tensions majeures qui animent le livre : la recherche incertaine de la félicité, aussi infime soit-elle, et le labeur de nommer toutes les incarnations du désastre qui ciblent, qui encerclent tout expérience. Mais, d'un poème à l'autre, on ne sent presque pas ces forces qui cohabitent tant les vers dans chaque texte et les textes dans leur consécution se liguent pour conserver l'énigme de cette charge de fond qui sourd à travers la voix.

Car, oui, il y a charge. Dans l'espace inquiet des poèmes, des choses se brisent. Et ce qui se défait, ce qui se fracture, se dessine petit à petit, révèle son sens, qu'il soit codé ou brut, sans pardon. Il y a ici toute une iconographie de la commotion et du dommage se déclinant en variations aussi saisissantes que mesurées. De ces «*digues [qui] éclatent*» jusqu'aux «*cheveux de maman qu'on brise*», en passant par «*l'animal que tout brûle*», «*la poutre foutue du soleil*» et ces «*ombres punies*», toute une trame lexicale se déploie comme une constellation en filigrane à travers le recueil, nous reconduisant de façon cyclique à une sorte de physique du bouleversement.

Comment dire

Même si l'écriture de *Bec-de-lièvre* en est une de l'élagage et de la concision, sa nature demeure fondamentalement insoluble, presque oraculaire. L'équilibre évident et soutenu entre cette netteté de l'expression et cet alliage de distorsions syntaxiques et de sauts sémantiques accentue la portée de l'opus, son énergie souterraine et contondante nous parvenant ainsi avec plus de nuance et d'aplomb. Par là, le poème apparaît comme étant taillé à la machette et s'offre tel un objet sensoriel et asymétrique, faisant chaque fois affleurer cette turbulence contenue et réitérée, cette intranquillité qui le fonde. ■